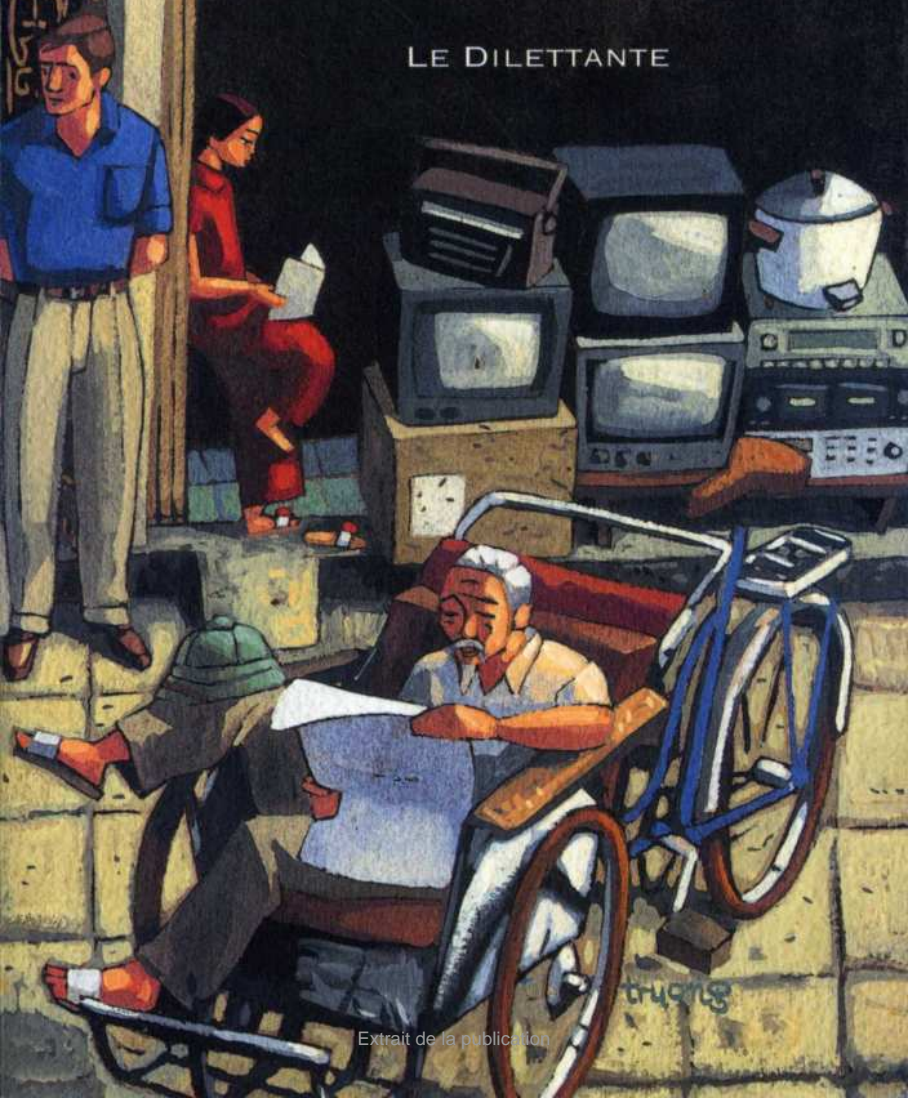


JEAN-LUC COATALEM

SUITE INDOCHINOISE

LE DILETTANTE



Extrait de la publication

Jean-Luc Coatalem

Suite indochinoise

Récit de voyage au Vietnam

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Marcelino Truong

© le dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-330-1

Suite indochinoise a été préalablement publié à la Table Ronde (Paris, 1993), puis repris chez Kailash (Paris-Pondichéry, 1995). Cette édition revue et corrigée au Dilettante en constitue la version définitive. Elle a été augmentée d'un texte sur Hanoi, rédigé après un second voyage au Vietnam en 1997.

« Un bateau blanc – la jungle verte
Voix chuchotées – bruit des insectes
Palmiers géants noirs sous la lune d'ici
Qu'est-ce que je fous à Hô Chi Minh-City ? »
(« *Saigon* », chanson de Bernard Lavilliers)

DIFFICILE de voyager avec des livres. Certains pèsent aussitôt, d'autres s'égarer, tous s'écornent et s'abîment. La plupart du temps, l'énergie même manque pour les lire : franchi quelques centaines de kilomètres, une poignée de méridiens, le volume convoité se métamorphose en vilain petit canard ; l'auteur choyé tombe son masque, il devient un affreux rabat-joie emporté par erreur, un intrus dans vos tropiques... Rien, aucune ligne, pas même un frisson d'envie, tristes victimes du décalage. Les belles fictions se fanent, fresques antiques bues par une lumière nouvelle, comme dans le film de Fellini... J'ouvrais plutôt mes fenêtres sur le Tibre, le Tage ou la mer d'Oman pour admirer les reflets de l'eau sous le ciel. Et je humais le soleil, les yeux clos, vrai lézard, ivre de réverbération, comblé d'une joie lente, animale, sans nom. La littérature ne me

concernait plus, j'avais enfin le monde en direct : nul besoin du philtre des mots imprimés...

★

Seize heures, avenue d'Ivry, le « Chinatown » parisien du treizième arrondissement. Dans quelques jours, je serai au Vietnam. Je tente le tout pour le tout et commande pour mon goûter un potage *pho* et une bière Tsing Tao. L'estomac tient. Tout va bien. Je suis seul dans la salle. Le personnel sourit et joue au mah-jong. Du magnétophone posé entre deux lampions en papier s'échappent les vagues sirupeuses et cristallines d'une rengaine qui titille les nerfs, agace les dents. Au supermarché Tang, un panonceau incite les clients à boycotter les produits allemands, suite aux agressions racistes dans l'est du pays.

Dans les rayons, on vend du poisson congelé en vrac, des bonbons à la viande, de l'alcool de riz, de la poudre de tamarin, et des oreilles de cochon, par six, sous vide. À raison de deux appendices par animal, le bac réfrigéré contient donc vingt-quatre de ces omnivores mammifères.

★

Au début d'*Apocalypse Now*, le film de Coppola, adapté d'après la longue nouvelle de

Conrad, *Au cœur des ténèbres*, qui se déroule d'ailleurs non en Asie mais en Afrique noire, je me rappelle la danse chinoise et ralentie, gymnastique épurée, entamée par Martin Sheen, officier américain, dans sa chambre miteuse d'hôtel. Flingue sur la table de chevet, whisky à portée de la main, délire hanté de rotors d'hélicoptères et de mitrailleurs au-dessus de la jungle. Dans un faux mouvement, il s'entamera le bras, du sang partout, puis s'enveloppera dans ses draps, pareil à un curiste au bord d'une piscine thermale. Écartant les lattes du store, l'Américain murmure : « Saigon, Saigon... » La rue étincelle. Des Jeep passent en vrombissant. La guerre n'est pas finie. C'est un cauchemar : il a le premier rôle.

★

– Est-ce qu'il y a des hôtels sublimes à Ceylan ? demande la jeune cliente.

– Oui, des sublimes, tu vas adorer, répond docement la libraire qui a déjà fait trente fois le tour du monde.

– Tu me donneras les adresses ?

– Aucun problème. Tu verras, c'est su-bli-me.

– Et le billet ? Le moins cher ?

– À l'angle de la rue, en sortant, aux Voyageurs Associés, vas-y de ma part...

– Extra !

– Tu sais que Nicolas (Bouvier) est un vieil ami... Il passe quelquefois ici.

– J’aurais voulu lire un truc sympa, pas chiant...

– Pour Ceylan, *Féerie cinghalaise*. Si ça ne te plaît pas, je te le rachète.

– Ah ?

– Oui. Incontournable pour Ceylan.

Une fois descendu de l’échelle, à laquelle j’étais monté pour atteindre les rayonnages désordonnés, j’achète à prix d’or *Cochinchine* de Léon Werth (Éd. F. Rieder, 1926) et *Sous le pankka* de Pierre Grossin (Imprimerie d’Extrême-Orient, Hanoï, 1927). La libraire et sa cliente me regardent d’un drôle d’air, elles avaient oublié que j’étais là-haut, au-dessus d’elles, et que je les écoutais. Le mauvais sac en plastique, qui contient des tongues vert fluo, *made in China*, et que je tiens ostensiblement à la main comme un trophée, les fait sourire avec méchanceté – oui, je suis un emmerdeur doublé d’un plouc !

★

Mon grand souffle d’air, c’était les voyages, mes voyages, nos voyages. Je crois avoir été heureux, par bouffées géantes, plongeant dans l’eau tiède des tropiques tandis qu’il neigeait sur l’Europe, dansant un collé-serré dans les nuits embau-

mées du parfum entêtant des manguiers, alors que l'autre moitié du globe s'éveillait dans l'aube grise. L'après-midi à Munich, le lendemain à Poudre-d'Or, Île Maurice, ou à Freetown, capitale de l'africaine Sierra Leone, tourbillon des bagages enregistrés, des compagnies long-courrier, des équipages raides comme s'ils sortaient du pressing, des accélérations prodigieuses au-dessus des océans et des chaînes de montagnes, des symphonies nuageuses, des chaleurs d'étuve où les poumons peinent au pied de la passerelle...

Jouant des climats, des températures, du soleil et de l'odeur des hommes, je vivais chaque voyage comme une revanche sur le sort, sur moi-même, le hasard, la monotonie du temps. Débarqué, j'avais des appétits de naufragé, des frénésies de bagnard en cavale, des joies intenses, brèves et furieuses comme des explosions. Et mon cœur qui battait la chamade à la seule pensée de bougainvillées, de palmeraies et de mer bleue...

★

« Je suis bien souvent retourné le soir à Cholon, par l'autobus dont n'usent guère que les Annamites et les Chinois, par l'autobus dont le receveur est Malabar... » (Léon Werth, Cochinchine).

★

Le 747 de la Thaï décolle pour Bangkok. Douze heures de vol.

Il y a huit ans, avec un copain que j'avais réussi à débaucher pour l'aventure, j'étais allé en Thaïlande. Dans le quartier du Châtelet, une feuille scotchée au revers d'une vitrine d'agence fut le détonateur : le prix restait modique à condition d'embarquer dans la semaine...

Deux jours plus tard, nous grimpons dans un DC-10 de la Biman, compagnie nationale du Bangladesh, dont je garde un souvenir mitigé. Trois heures d'escale dans les Émirats – où nous faillîmes sur un malentendu nous faire écharper par des douaniers à cran –, dix de plus et de nuit sur les banquettes en skaï de l'aéroport de Dacca, le tout avec, au premier plateau-repas servi à bord, des maux de ventre, de tête, une colique tyrannique, épouvantable... Je finis le voyage dans du coton, sonné comme un boxeur vaincu, délirant presque, tandis que mon camarade, affolé par la situation, compulsait ses guides pour me dénicher, à l'arrivée, un hôpital digne de ce nom. En sueur, fondant comme du beurre sur une poêle, je me dirigeai à tâtons, sitôt au sol, vers cette ville compliquée et brutale, l'hôtel, ma chambre, le bloc chéri des sanitaires.

La nuit durant, refusant les médecins dont j'ai une trouille épidermique, je dormis assis sur la

cuvette des toilettes. Ce ventre baratté, en compote, frappé de soubresauts, me faisait craindre le pire. Allais-je y passer, là, dans cette chambre de l'Hôtel Rajah ? Une boîte d'Ercéfuryl et douze cachets d'Imodium sauvèrent la mise. À l'aube, j'étais en carton, hébété, mais sauf...

Un tuk-tuk couineur et pimpant nous déposa au parc Lumpini, havre de relative fraîcheur dans les artères surchauffées de Bangkok. De jeunes Thaïs s'adonnaient à des mouvements de gymnastique traditionnelle. D'autres, formant un cercle, jouaient avec une balle creuse en osier à une sorte de football ralenti et aérien : elle crayonnait des arabesques dans la lumière neuve, avant de rebondir de plus belle sous le pied des joueurs immobiles.

Des marchands de canne à sucre et de glace aux couleurs acidulées me souriaient derrière leur carriole. Il y avait des cerfs-volants dans le ciel, des bonzes en sari devisant sur les bancs, des filles à vélo, minces comme des lianes...

Flottant dans un état d'apesanteur, nous fîmes un tour sur les *klongs*, à bord d'une pirogue à moteur, ultra-rapide, dite « queue de pie », louée avec son pilote pour la journée. Bangkok avait ce jour-là quelque chose de Venise avec son odeur matricielle, mélange de terre et d'eau, d'humidité et de poussière, formule complexe faite de stagnation et d'écoulement, de retenue et d'abandon,

paysage primaire qui, peut-être, ravive en nous l'écho d'un monde intra-utérin.

Le soleil vint, haut et brillant, entre deux nuages. Un rayon me toucha. Et je me sentis gonflé de sang neuf, pulsé par une énergie nouvelle, une électricité dense, inaltérable : j'étais en Asie, j'étais jeune, des dollars dans les poches, et j'avais faim de nouveau de vivre...

★

Nous survolons la Turquie, 780 000 km², 48 millions d'habitants, capitale Ankara, pays de hautes terres souligné, au nord, par la chaîne Pontique – à gauche, sous l'aile clignotante de l'appareil – et par le Taurus, au sud... On se sent d'autant plus entre nous que le monde humain, en bas, aplati comme une carte, se résume maintenant à des formules et des taux, nos soucis et nos petits tracés à des poussières d'atome. Installés dans notre fauteuil long-courrier, nous nous laissons aller aux vrais plaisirs de la vie : boire, manger et converser avec un détachement comparable à celui des dieux juchés sur l'Olympe.

Dormir en voguant sur une mer de nuages... Ah ! Où donc est le temps béni des « Short Empire », ces hydravions britanniques qui, au début des années trente, reliaient Londres à la Malaisie, l'Afrique du Sud, l'Australie même ?

Dotés de cabines à couchettes et d'un salon-fumoir, ils emportaient vingt-quatre passagers à travers le jour et la nuit, et les bougres se riaient des océans comme des montagnes, des formalités douanières comme des langues, voyageurs devenus éternels, rebondissant sur le globe domestiqué par l'énergie des moteurs.

J'aurais aimé faire la nique à tout le monde, moi, les prendre les uns après les autres à contrepied, prétendre aller au Vietnam et me rendre en Namibie. Préférer Swakopmund à Saïgon ; le sable aux rizières ; les descendants des colons allemands qui boivent de la bière Hansa et mangent des langoustes sur les côtes aux petits Asiatiques nourris de *nems* et roulant sur des Honda rafistolées. On me croirait en baie d'Halong, à bord d'une jonque ancienne et je serais dans la réserve de chasse d'Etosha, commandant à une équipée nègre, le fusil en travers de l'épaule, à proximité de l'étang Salé et de la frontière angolaise. On m'imaginerait dans un pousse, rue anciennement Catinat, en route pour un Pernod à la terrasse du Continental, tandis que je me trouverais au volant d'une Land-Rover, direction Seesriem, excité comme un fou à l'idée de découvrir les dunes les plus hautes du monde – jusqu'à cinq cents mètres.

Bonheur des mystifications !

★

Pour l'Indochine, j'ai des antécédents. Familiaux. Compliqués. Par ricochets, dirait Cendrars. Un grand-père paternel, lieutenant de tirailleurs annamites, en poste sur le pays (Cochinchine) au 2^e Régiment d'infanterie coloniale, de 1927 à 1930. Un oncle René, frère aîné de mon père, sous-officier puis officier de Légion durant presque toute la guerre d'Indo, parachuté volontaire sur Diên Biên Phu, prisonnier du camp 73. Je n'ai pas connu le premier, mort en 1944, résistant, déporté à Bergen-Belsen, à peine croisé le second, trois ou quatre fois, dans son appartement de Boulogne où, peintre du dimanche, il peignait des casbahs et des oueds mélancoliques, avant de décéder sur son voilier en mer d'Iroise, ramené jusqu'au port par son fils...

Mon père, s'il avait été plus âgé, aurait aimé cette périlleuse aventure à l'autre bout du monde. Il écopa du djebel algérois, plus tard, avec quelque gloire et une philosophie minimale de la vie qui m'a ensuite impressionné : solide bon sens naturel, paysan, empirique, où chaque chose pèse son poids de réalité concrète et non de fantasme, où chaque être se juge à l'aune de ses actes et non de ses paroles... La meilleure façon sans doute de tenir lorsque l'Histoire vous emporte dans ses tourbillons et qu'à moins de trente ans, sorti frais des études, l'on se retrouve contre un talus, chargeur

enclenché dans le pistolet-mitrailleur, avec derrière soi une dizaine de gus en treillis qui, à votre exemple, claquent des dents, trempent leur veste.

Je n'ai compris mon père que tardivement, ayant moi-même avancé en âge, le fossé entre nous se remplissant à mesure que nous vieillissions : les années s'ajoutaient, formaient remblai puis passerelle entre lui et moi, je veux dire entre l'homme mûr, droit, ancré, posé en équation mathématique, et cet homme jeune, rêveur, amateur de livres et de musées, si peu rationnel, que je suis devenu (le jour de ma naissance, il rassembla, paraît-il, sa compagnie et fit tirer sept salves en mon honneur avant de canarder au canon la proche montagne et, amateur de plaisirs simples, saoula son monde au gros rouge et à la bière, les femmes du bled lui offrant ensuite une somptueuse couverture brodée, rouge et blanc, qui couvre toujours mon lit, et le chef du village, un méchoui qu'il dévora avec les doigts, multipliant mimiques et rots ainsi que l'exige la coutume).

De fait, j'étais presque son contraire, moi qui vivais d'expédients, renonçais à une carrière, me vantais de flotter à la surface des choses, insaisissable, glissant aux rampes des longitudes... Le Vietnam, par exemple, à l'égal de l'Afrique où nous résidâmes trois années – mon père étant nommé par les Affaires étrangères au titre de la Coopération pour construire routes et ponts dans

le sud de Madagascar, après avoir œuvré sur des pistes d'aviation en Polynésie –, m'était avant tout décor de théâtre pour une chorégraphie élémentaire où, devant des paravents stylisés, jouaient à la gué-guerre vaillants soldats, douces indigènes, extrémistes fourbes... Mais, finalement, l'intrigue était heureuse : poignards émoussés, balles inoffensives, blessures sans conséquence. Chaque figurant touchait son cachet... Paysage chromo de plomb émaillé et de carton verni, prolongement d'un désir enfantin, d'autant plus splendide qu'il relevait d'une architecture imaginaire.

★

Bolide de titane et d'acier pressurisé croisant dans l'air pur, 900 km/h au-dessus d'une nappe de nuages roses et dorés. Survolant le Groenland, il y a des années, j'avais cru apercevoir de mon hublot de Caravelle des Esquimaux sur la banquise. Plusieurs même m'avaient fait signe. Il m'arrive de penser à eux. Que sont-ils devenus, ces microbes humains dispersés sur l'immensité des glaces ?

Je sors de ma rêverie.

– Le visage, la forme de votre visage, c'est saisissant. Quelque chose d'oriental. On ne vous l'a jamais dit ? susurre mon voisin de siège.

– Syndrome « Lucien Bodard », probablement, n'allez pas chercher plus loin.

CE 125^e TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER À 1 515 EXEM-
PLAIRES LE 1^{ER} AVRIL 1999 PAR L'IMPRI-
MERIE FLOCH À MAYENNE (MAYENNE).

DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1999.